Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 37

Artikel: Bluffer !
Autor: B.B.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-222064

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

brillent dans la pénombre jetée par les grandes ailes de votre coiffure ! Et vous, forts gaillards d'Ausserberg, vêtus de laine bleue tissée au village ; conscrits du district de Sion, empanachés de rubans ; pâtres-vignerons du val d'Anniviers, musiciens de Salvan, membres de la centenaire fanfare de Chermignon, violonistes de Champéry guides de Saas, joueurs d'accordéon ou pinceurs de hackbrett de Brigerberg, et vingt autres, vous étiez là. Honneur à vous, Louis Genollet, du val d'Hérémence, qui teniez d'une main ferme, d'une main de maître, c'est le cas de dire, le mulet portant votre épouse, votre dernier né blotti sur la poitrine de la mère, deux autres amours émergent des outres accrochées aux flancs de la bête et l'aîné à califourchon, en croupe, derrière la maman : quelle admirable scène de l'Ancien Testament !

Ah ! certes, ce n'était pas un cortège costumé selon la recette. Aucune robe secouée de la naphtaline, tirée du fond des greniers ou de l'ombre des vieilles armoires. Les musées n'avaient point dépouillé leurs vitrines... Le principe de cette inoubliable manifestation le voici : on devait n'y voir que les vêtements portés à l'heure présente, semaine ou dimanche, habits de travail et atours des jours de fête. Une révélation pour beaucoup des quinze mille curieux accourus à Sierre, tandis que les Valaisans vous disaient : « On voit ça tous les jours ! » Ah ! les heureux.

Ces braves nous ont montré leurs travaux, leurs délassements. Nous les avons vu au village, à la plaine, à la montagne, à la vigne, à la veillée, à l'auberge, voire en séance de Conseil municipal. Une noce, précédée par l'officier d'état-civil — le vrai — a défilé devant nous, et puis, ce qui vient après la noce : le baptême. Les gens de St-Luc qui, au printemps, à la pointe du jour, traversent Sierre, drapeau, fifres et tambours en tête, pour aller cultiver les parchets dont coulera le vin du Glacier, nous les avons vus. Cueillette des châtaignes à Trois-Torrents, montée à l'alpage des gens d'Hérémence ; visite des pâtres de Conthey ; la râclette à Nendaz, la désalpe des troupeaux de Saint-Jean, l'offrande des « prémisses » (les plus beaux fromages de la saison), veillée des fileuses à Kippel et jusqu'au jeu des osselets que pratiquent bouèbes et gamines de Flerden, tout comme jadis, les enfants de l'Attique, et jusqu'à la séance de la « comouna » à Savièze...

Et, naturellement, on a dansé. On a chanté, en patois romand, en dialecte alémanique et aussi en un français 1830 sémillant :

Amusez-vous, fillettes,
Profitez des beaux jours :
Le temps des amourettes
Ne dure pas toujours...

Dans l'amphithéâtre naturel des Condémines, ces tableaux robustes, gracieux et frais se sont déroulés. Des esprits grincheux se plaignaient de l'absence de règle... Vous n'avez donc pas compris, messieurs les pédants, combien ce décousu, puisqu'il faut se servir de votre expression, ajoutait au naturel et à la spontanéité d'une journée comme on n'en vit sans doute jamais encore en Suisse ?

La reconnaissance des visiteurs confédérés va aux organisateurs et au millier de ces acteurs sans le savoir, qui nous ont valu des heures bienfaisantes. Le peuple qui peut donner un pareil spectacle est sain jusqu'à la moëlle.

H. Lr.

Riposte. — Fragment de dialogue entre une mère coquette et une fille spirituelle :

La mère devant une glace :

— Que donnerais-tu, ma chère enfant, pour avoir ma beauté ?

— Ce que tu donnerais, ma chère maman, pour avoir mon âge !

Dans un bureau de poste, à la campagne. — Un paysan se présente avec une lettre non affranchie.

— C'est pour annoncer à Jean-Pierre que je vas l'y envoyer le cochon qu'il m'a demandé.

— Mais il faut affranchir votre lettre, lui dit-on.

— Pourquoi ?

— Parce que, comme cela, Jean-Pierre ne payera pas le port.

— Ah ! il ne payera pas le porc ! Je m'en étais douté. Eh bien, j'vas pas l'y envoyer, alors.

VILLANELLE D'AUTOMNE

Aux cœurs sensibles.

Le bel automne que voici
Nous irons, dedans la ramée,
Pour endormir notre souci.

Au profond du bois qui roussit,
Cherchons, — veux-tu, ma bien-aimée?
Le bel automne que voici.

Si notre cœur, un brin transi,
Bat plus fort : l'aimable fumée
Pour endormir notre souci !

Sous l'air bleu qu'un voile obscurcit,
— Vois, la nature est embrumée !
Le bel automne que voici !

Septembre vient à pas précis,
Sens-tu son haleine embaumée
Pour endormir notre souci ?

Qu'il est grisant d'errer ainsi,
Autrement qu'à l'accoutumée !...
Le bel automne que voici
Pour endormir notre souci !

Saint-Urbain.

UNE DEMANDE EN MARIAGE

PAR un gai dimanche de mai, tout ensoleillé, tout fleuri et tout parfumé, Adrien Pécolet le caporal trompette se mit en route, d'un pas alerte, dans le joli chemin bordé de haies qui conduit aux Avioules. Le mois de mai chantait dans son cœur un pas redoublé, non moins entraînant que le plus vibrant de sa fanfare de bataillon ; Adrien allait trouver la mère Sylvie, pour lui demander sa Lina en mariage. Je ne parle que de la Sylvie, car, pour ces affaires-là, son mari ne compte pas ; il n'a qu'un seul droit, celui de s'incliner devant la volonté de son épouse et le fait accompli !

Or donc, notre caporal trompette cheminait en se berçant des plus douces illusions et des plus beaux projets. Beau brin de fille, ma foi, que la Lina à la Sylvie ; ça voit clair, ça sait travailler, ça n'est pas une de ces freluquettes de par la ville qui ne pensent qu'à faire toilette et à aller au dancinge et au cinéma. Mais !... Il y a un mais, une redoutable inconnue au problème ; comment aborder la Sylvie ; et, surtout, comment va-t-elle prendre sa demande ?

— Allons-y toujours, se disait notre trompette, elle ne fera pas plus de bruit que notre colonel quand il est mal tourné ! Et, sur ce, il arriva aux Avioules.

Pas moyen de réfléchir longtemps, ni de passer en revue les belles phrases déjà cent fois étudiées ; la Sylvie était sur le pas de porte, qui regardait venir Adrien, se demandant ce qu'il venait de borgatter par là.

— Bonjour, madame Sylvie, comment allez-vous ?

— Bonjour. (Ceci dit d'un ton sec et froid).

Il fait bien beau, aujourd'hui, ils auront au moins de la chance pour l'Abbaye d'Eperles !

— Je voudrais toutes les voir au diable, vos abbayes, et qu'il pleuve à la roille, toutes les fois qu'ils en font une ; c'est juste bon pour les soûlons !

— Oh, mais, madame Sylvie, il fait un rude bon temps pour la campagne, il faut aussi penser à cela et être bien contents !

— Bon temps ! bon temps ! Pas tant que ça ! Un peu de pluie ferait du bien pour faire pousser le foin.

— Oh ! bien ! Ça viendra bien, madame Sylvie !

— Ouais, ouais ! Vous êtes encore un de ces gaillards qui parlent pour ne rien dire !

Notre trompette commençait à se sentir plus mal à l'aise que devant son colonel mal tourné et se demandait comment il allait entrer en matière, pour la délicate question qu'il avait à poser !

Diable, elle n'était pas bien tournée la Sylvie, par ce beau dimanche, qu'est-ce que ce doit être un jour de lessive par la pluie ! ? Enfin, prenant son courage à deux mains, Adrien toussa et reprit la conversation en ces termes :

— Dites-voir, madame Sylvie, j'ai une grave question à vous soumettre et je fais appel à vo bon cœur, persuadé que vous m'écouterez et q vous me donnerez une réponse favorable.

— Ouais, ouais, pas tant de belle phrases et flatteries, je vous vois venir avec votre questio c'est bien pour la Lina que vous venez, vous riez mieux d'être franc et de le dire tout de sui

— Oh ! madame Sylvie, ne vous emportez p je n'ai pas l'intention d'aller par détours ; m vous comprenez que c'est toujours un peu emba rassant de s'expliquer dans des moment aussi lennels ; en effet, je venais vous demander si vo consentiriez à m'accorder la main de Mlle Li Je l'aime et...

— Ouais, ouais, ouais, Mlle Lina, Mlle Lina, est bien trop dommage pour vous ; vous ima nez-vous que je m'en vais comme ça la donner premier venu ?

— Oh ! madame Sylvie, vous me connais pourtant bien ; je ne suis pas riche, c'est vr mais vous savez bien que je pourrai faire bonheur, si elle veut bien m'accepter et vo aussi.

— Ta, ta, ta ! ma Lina n'est pas faite pour vulgaire caporal trompette, elle mariera un m nistre ou bien restera vieille fille et ne s'en tro vera pas plus mal, au lieu d'avoir un homme surveiller. Les hommes ne sont rien bons q pour faire des trous à leurs chaussettes et cou les abbayes, les foires et les inspections ; ma Li aura un ministre et pas un trompette, qu même il jouerait le bombardon ; dépêchez-vo de déguerpir de par là et plus vite que ça, sa je lâche le chien !

C'était, vous en conviendrez, une fin de recevoir en bonne et due forme, aussi le pau trompette reprit-il la tête basse le chemin par il était venu. Et le mois de mai ne chantait pl un pas redoublé dans son cœur, mais bien plu la marche funèbre de Chopin.

La Lina est toujours à marier ; avis aux am teurs !

Pierre Ozaire.

Vacances d'été. — Où passeras-tu tes congés, ce année ?

— Au village de V. en Valais.

— J'ai entendu dire que c'est une localité très lubre.

— Penses-tu si elle est salubre, l'an dernier, p inaugurer le nouveau cimetière, on a dû assassi un habitant !

A l'école. — Le régent : Louis, quel est le plu de chauve-souris ?

Louis, avec assurance : Les chauves sourient !

BLUFFER !

C'EST une maladie. Une maladie con gieuse, souvent incurable. Dans tous cas de manifestation elle cause des vages et commet des dégâts dont la gravité mesure pas de suite.

Nombre de voyageurs en sont atteints, des dentaires n'en sont pas exempts... et l'incurabi de cette maladie... orgueilleuse ! devient de p en plus évidente car elle peut être comparée cancer qui s'installe sournoisement en des tiss profonds et progresse inlassablement malgré to les procédés scientifiques, empiriques, physiq ou chimiques, que l'on intensifie dans l'espoir le réduire ou de le limiter.

Bluffer... c'est un mot, un mot pas de ch nous, un mot qui choque, qui énerve, qui inc pose et qu'en français on peut traduire par « m tir »... mais qui donc peut soutenir que le *me* songe, même sous ses formes les plus tolérabl peut rimer avec triomphe !

Malheureusement, ce mal de « bluffer » a conséquences désastreuses. Bien que des catégor d'industriels, de marchands, ne sont pas les seu qui soient contaminées et que le bluff règne pa tout et dans tout. Le mal des uns ne guérit po le mal des autres et que ce n'est pas une rais suffisante que si certaines catégories de g éprouvent dans le commerce, l'industrie, les ar les sciences, etc., ce besoin de « bluffer » il n'e pas absolument nécessaire pour conserver no existence et l'améliorer si possible, d'employer même méthode.

Nous sommes en 1928, on ne croit guère a « royautés » on n'a pas beaucoup de sympath

pour ce qui s'annonce comme plus grand, plus fort, plus haut, plus lourd, plus vaste, plus grandiose que ce que l'on aime à voir et en Suisse surtout, le bons sens a des limites, la raison a des extrêmes, l'entendement a des bornes... et on aime bien reconnaître et applaudir l'effort réel amenant un résultat visible, contrôlable, sensé... mais on reste méfiant, hostile, dressé contre tout ce qui s'annonce comme devant bouleverser nos conceptions et nos connaissances.

Bluffer !... est-ce bien nécessaire ? *B. B.*

LE SERMON D'ESSAI

Ainsi devisaient les hommes endimanchés, en sortant de la vieille église où tant de pasteurs, riches ou pauvres, avaient annoncé la Parole ; on les voyait descendre lentement sur la place, où ils contiuèrent à discuter avant de s'en aller à la « Croix Blanche », ou vers la « Croix Verte », pour boire les trois décis qui vous ouvrent l'estomac. Quant aux femmes, plus pressées, elles se dépêchaient de rentrer chez elles, pour écumer le pot-au-feu du dimanche, en pensant à M. Turquin, qui parlait bien mieux, comme s'il avait eu des fleurs dans la bouche, et qui était toujours si bien habillé ; et elles songeaient :

— On dira ce qu'on voudra de M. Turquin, c'était un joli homme, et qui avait des manières; l'autre ne le vaudra pas !

Justement, M. Cauche traversait la place, ayant à sa droite Brisset, bavard et bon garçon, et à sa gauche Joseph Gras, qui ne disait rien, gêné par la pensée de la mauvaise aventure où il se trouvait lancé. Dans sa redingote élimée, avec son chapeau démodé dont les soies se rebellaient, et son pantalon effrangé sur ses gros souliers de Vaulion mal nettoyés de la poussière de la longue route, le pasteur semblait porter la marque de la misère, et l'on avait plus envie de le plaindre que de l'admirer. Cependant il regardait les gens avec bienveillance, en disant à ces deux amis :

— Comme ils ont des figures honnêtes, par ici !... Oui, de bonnes figures de travailleurs... On voit que ça doit être de braves gens !...

— Hum ! fit Brisset, les hommes sont partout les mêmes !...

On dîna chez Joseph Gras, avec le syndic. Bon dîner, car les Gras faisaient bien les choses : langue de bœuf en sauce aux câpres, jambon aux choux, canard rôti, œufs à la neige pour le dessert : tout cela fricoté à la perfection par Mme Gras, une bonne petite femme un peu boulotte, accorte et loquace, pour la plus grande joie du docteur, fine bouche et belle fourchette. Sans manquer une bouchée, Brisset retrouva la verve paradoxale, ironique, gouailleuse et cinglante de sa jeunesse ; et il tapait sur tout le monde comme avec le poing. M. Cauche, l'appétit aiguisé par la course matinale, s'oubliait aussi à jouir de la bonne chère, en souriant avec indulgence à ces propos subversifs et en répétant de temps en temps :

— Ce Brisset !... Comme on le retrouve !...

Le syndic écoutait gravement, le front plissé par sa contention d'esprit : il ne comprenait rien aux paradoxes ; mais, comme Brisset lui avait remis en un tour de main une épaule qu'il s'était luxée en déchargeant un char de foin, il le tenait en haute estime et pensait que ses moindres paroles devaient avoir un sens profond. Par moment, les paradoxes s'arrêtaient, et les amis se mettaient à égréner le chapelet des souvenirs : l'un ou l'autre demandait, par exemple :

— Qu'est devenu un tel, qui était parti pour l'Allemagne ?

Et presque toujours il y en avait un des trois qui pouvait répondre : un tel était établi quelque part avocat, pasteur ou médecin, ou un tel était mort...

Joseph Gras prenait peu de part à la conversation : plutôt taciturne à l'habitude, il restait sombre, comme un homme que hante un remords; les bons plats qu'il offrait à ses amis prenaient un goût amer, son meilleur vin se changeait en fiel dans sa bouche, et il continuait à se répéter : « Si seulement je pouvais ne pas aller dans cette cave ! »

Le syndic et Brisset buvaient sec ; Joseph Gras buvait à peine ; M. Cauche ne buvait que de l'eau. Même, il lui échappa de s'écrier :

— Elle est rudement bonne, l'eau de Bettemont !

— Moi, je trouve le vin de l'ami Gras bien meilleur, répartit Brisset ; si tu le goûtais, tu serais de mon avis.

— Je ne peux pas : j'ai signé la tempérance.

— C'est une façon de désapprouver le miracle des noces de Cana ! dit Brisset.

Surpris de cette interprétation inattendue du fameux miracle, M. Cauche crut devoir s'expliquer :

— Oh ! je ne blâme pas ceux qui usent du vin avec modération. Seulement, pour mon compte, j'y ai renoncé ; autrefois, j'en prenais de temps en temps ; à présent, l'odeur même m'en est désagréable.

— Que je te plains ! s'écria Brisset en roulant des yeux compatissants. Mais je te respecte. C'est comme on dit : toutes les opinions sont respectables quand elles sont sincères !... N'est-ce pas, syndic ?

Le syndic secoua le menton, comme un poussah, et prononça :

— Un verre de vin par ci par là n'a jamais fait de mal à personne !

Il était à l'habitude d'une prudence extrême, pesait ses moindres propos, évitait tout ce qui pouvait l'engager ou le compromettre ; mais le dîner était si bon, qu'il finit par se lancer comme les autres : à la stupéfaction de Joseph Gras, qui ne le reconnaissait plus, il parla politique, critiqua le gouvernement, s'oublia même à raconter certains démêlés avec feu M. Turquin dont il n'avait jamais soufflé mot à âme qui vive ! Au café, ce fut bien pire : après le troisième verre d'eau-de-cerises, — une vieille eau-de-cerises que Joseph Gras avait distillée lui-même, une bonne année, et qu'il ne sortait que dans les grandes occasions, le syndic se prit de tendresse pour M. Cauche, et s'écria, en lui donnant un gros coup de poing sur l'épaule :

— Ne vous tourmentez plus pour votre élection : vous avez l'air d'un bon bougre ; eh bien, j'en fais mon affaire !...

M. Cauche le remercia avec effusion. Brisset exulta, disant :

— Voilà du coup d'œil, de la décision !... Voilà qui est d'un bon magistrat, d'un homme de gouvernement !

Mais Joseph Gras se demandait avec inquiétude ce qui resterait de ces bonnes dispositions quand le syndic verrait M. Cauche entrer à la *Croix Verte ;* et il cherchait en vain le moyen pratique de l'arrêter pendant qu'il en était encore temps.

IV

Quand le syndic fut parti, tout éméché, violet comme une aubergine et le chapeau sur l'oreille, Brisset dit à M. Cauche, en clignant du côté de Joseph Gras :

— A présent, mon vieux, il s'agit de frapper le grand coup : allons chez l'*autre* !

M. Cauche le regarda avec surprise, et demanda :

— Quel autre ?

— L'autre Gilly, pardine !... Celui de la *Croix Verte*... Pierre-Auguste... Papegai, quoi !... Si le syndic est pour toi, c'est un fameux atout. comme qui dirait le roi, par exemple, quand on joue au piquet... Mais Papegai, c'est le valet !... Il faut compter avec lui, tu comprends... Et voilà le hic : quand le syndic veut une chose, Papagai veut toujours le contraire... Pas, Joseph?

Joseph Gras grogna quelque chose, et regarda d'un autre côté.

— ...Et Papagai fait la pluie et le beau temps, par ici, sans en avoir l'air !... C'est pourquoi il faut tâcher d'avoir au moins sa neutralité... Eh bien, on va essayer !... Allons, en route pour la gloire !...

A ce moment, Joseph Gras fit un dernier effort pour se libérer : il se mit à se frotter l'estomac, et il dit d'un ton plaitif :

— C'est que je ne suis pas très bien...

Brisset lui coupa la parole, avec autorité :

— Tâche voir de ne pas faire d'histoires, toi !... on te connait : tu es de ceux qui ont toujours peur de se compromettre... Mais il s'agit d'un vieux camarade, non d'une pomme !... Vas-tu le lâcher dans un moment pareil ?... Allons, allons, en avant la pension Malatour !...

— Je ne voudrais pourtant pas, Joseph, que tu te déranges pour moi, fit doucement M. Gauche. Si tu es souffrant, nous pourrions bien aller sans toi...

Cette bonté fendit l'âme de Joseph Gras, que sa conscience bourrelait plus fort à mesure qu'approchait le moment de marcher, et qui se répétait, comme un refrain : « N'y aurait-il pas donc moyen de l'empêcher d'aller dans cette maudite cave ? » Si bien qu'il eut le courage de s'écrier :

— Si vous voulez mon avis, vous feriez mieux de n'y pas aller du tout.

Il ajouta précipitamment.

— L'appui du syndic, c'est tout ce qu'il faut.

Brisset le foudroya du regard.

— Veux-tu bien te taire, espèce de trouillard ?... Nous irons tous les trois, je te dis !... Je n'entends pas que tu te défiles.

— Pourtant,... commença M. Cauche.

Brisset lui coupa la parole du même ton furieux.

(A suivre). *Ed. Rod.*

« **Le roman de Manon** », **au Théâtre Lumen**. — La Direction du Théâtre Lumen présente cette semaine un spectacle grandiose: « Le roman de Manon », splendide film artistique et dramatique inspiré de l'œuvre célèbre de l'abbé Prévost. Adaptation musicale spécale, exécutée par l'orchestre renforcé du Théâtre Lumen, sous la direction de M. Ernest Wuilleumier. Tous les jours, matinée à 15 h., soirée à 20 h. 30; dimanche 16, matinée dès 14 h. 30.

« **Morgane la Sirène** » **au Royal Biograph.** — Cette semaine, le nouveau programme du Royal-Biograph comporte « Morgane la Sirène », spendide film artistique et dramatique de Charles le Goffic. Tous les jours, matinée à 15 h., soirée à 20 h. 30 ; dimanche 16, matinée dès 14 h. 30.

Pour la rédaction :
J. Bron, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

HERNIEUX
Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :
W. Margot & Cie
BANDAGISTES
Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

M. Steiger & Cie
Lausanne 20 Rue St-François
Service de table

VERMOUTH CINZANO
Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.
P. Pouillot, agent général, LAUSANNE

Demandez un
Centherbes Crespi
l'apéritif par excellence.